

*à Groupe nouvelle,*

21 AOUT 1957

21 Aout 1957.

## Retour de l'U. R. S. S.

Les deux livres d'André Gide : « Retour de l'U. R. S. » et « Retouchés » ont fait scandale. André Gide, exalté comme écrivain communiste — ce qui était absurde — a été honni, vilipendé par ses amis de la veille, traité de traître ou peu s'en faut — et les ennemis des Soviets en revanche l'ont mis en vedette, brandi comme un drapeau — nouvelle absurdité.

Les uns ont vu, dans ses livres, la réaction d'un bourgeois occidental heurté par le communisme, les autres le mouvement naturel d'un Français retournant aux vieilles disciplines, André Gide, entre les deux adversaires, est proprement écartelé. Penchons-nous sur lui.

L'homme est un protestant, non-conformiste de traditions et de nature, un être aussi personnel que possible, qui a vécu longtemps dans le milieu libertaire d'avant guerre, son véritable climat. La littérature l'a encore individualisé parce qu'il s'est toujours efforcé de creuser en lui, et, plus il devenait personnel, de s'expliquer clairement, ce qui s'affirmait évidemment de jour en jour plus difficile. Car si l'homme est toujours un mystère pour l'homme, le mystère André Gide, — parce qu'il est beaucoup plus profond que le mystère moyen, — est à peu près indéchiffrable.

Mais il y a mieux. Creusant en lui comme jadis, s'affirmant chaque jour de plus en plus lui-même, de plus en plus gidién, André Gide, par un besoin de renouvellement peut-être, s'en va à la recherche du primitif. Il tombe d'abord sur le primitif éternel, le nègre du Congo. Après cela, sur le Russe qui, depuis 1917, — et je ne dis pas que ce soit une régression à tous les points de vue — se présente comme un homme nouveau bien moins complexe que le contemporain de M. Gide.

La Russie, en effet, est aujourd'hui totalitaire, et parce qu'elle est totalitaire, ses peuples tendent vers le troupeau. L'effort des vingt dernières années n'a pas manqué d'aboutir, — tout comme en Allemagne, tout comme en Italie, — à dépersonnaliser les Russes, à faire de chacun d'eux un homme standardisé, un communiste-type, un soldat, un numéro.

En vérité, M. Gide allant en Russie, allait chez son contradictoire. Mais ce n'est pas tout. M. Gide était allé là-bas pour juger les Russes et la Russie communiste. Or, les Russes qui, déjà, n'étaient guère libres de sortir de leur pays avant 1914, mais qui, depuis 1914, n'en sont plus du tout sortis, et qui, depuis 1917, n'ont plus du tout lu un seul journal étranger, qui ne savent pas ce que c'est que la France et ne peuvent l'imaginer, croit-on qu'ils vont se dispenser de juger, eux aussi? Je ne veux pas dire qu'ils ont du sens critique; ils n'en ont pas. N'empêche qu'en M. Gide ils voient arriver le produit de la civilisation bourgeoise, de la culture bourgeoise, la fleur de notre III<sup>e</sup> République, de l'époque où vraiment l'on a tout sacrifié au développement et au plaisir de l'individu libre. Les Russes modernes ne conçoivent pas même ce type d'homme et ne se tiennent nullement pour des Barbares — en quoi ils ont tort — mais comme des modèles. Aussi, dès ses premières questions, dès ses premières démarches, M. Gide scandalise, et s'il découvre son contradictoire, il contredit lui-même à tout moment.

On voit le malentendu. Il aurait été aussi net en Allemagne. M. Gide, d'ailleurs, ne paraît pas avoir saisi cette idée de « l'envahisseur vertical » dont parlait Rathenau; il n'a pas vu que la Révolution russe était une guerre perse et donc une invasion

de l'intérieur, que les Russes modernes étaient de ce fait des primitifs, qui donnaient à leur Etat le caractère d'un Etat rude, brutal, d'un Etat-enfant. Il juge et s'étonne; fils d'une vieille civilisation et d'une vieille culture, il note le recul sans se demander s'il s'agit d'un rajeunissement et si l'on aurait pu obtenir ce rajeunissement à moindres frais. Il ne saisit pas du premier moment le mépris dont débordait, à notre égard, ces communistes qui, pour avoir gardé la technique occidentale n'en sont pas moins redevenues primitives. Tout est là pourtant dans cette Russie où la notion de quantité l'emporte, où l'on est fier d'avoir en mains le sixième des terres émergées, où le chiffre est devenu dieu.

On est poli néanmoins, très poli pour lui, parce que M. Gide peut servir. Les adolescents sont finauds et même hypocrites; les Etats-enfants ne leur cèdent en rien. Tous ceux d'entre nous qui sont allés en Russie ont éprouvé cela. On lui montre les réussites; on n'admet pas qu'il veuille tout voir. Or, contrairement à tant d'observateurs, il est accompagné de camarades dont deux au moins parlent russe. Il peut interroger. Il remarque l'envers du décor. Il le dit. Et c'est le drame.

On devine que M. Gide en a souffert. Hélas! il a réagi comme Zola lors de l'Affaire Dreyfus, comme réagissent la plupart des intellectuels durant l'avant guerre; et il est en présence d'une nécessité de vaincre qui revient à la Raison d'Etat. Il croit pourtant n'avoir fait que de servir la vérité. Mais il ne s'agissait pas de ça. On ne lui demandait pas de servir la vérité, mais de combattre pour sa cause. M. Gide n'est pas soldat.

Les trotskystes, aujourd'hui, tout comme les réactionnaires, se servent de ses deux livres pour leur propagande. M. Gide est un peu ennuyé de ce que disent les réactionnaires; ce que disent les trotskystes lui va. C'est qu'il conserve le préjugé du « parti avancé ». Mais que les trotskystes l'emportent, s'installent en Russie, que M. Gide y retourne, et ce seront de sa part les mêmes critiques, mais adressées cette fois à la révolution toute crue. M. Gide insistera moins sur les différences de salaire et sur l'embourgeoisement progressif, plus sur la misère et sur la tyrannie et on l'accusera de trahir la révolution trotskyste comme on l'accuse aujourd'hui de trahir la révolution stalinienne. Une fois de plus, il n'aura pas été soldat.

Les Français d'avant guerre étaient presque tous gidiens. Je veux dire civils et antimilitaristes. Libertaires, furieusement. Anarchistes, parfois. C'était l'époque de l'Immoraliste et, pour tout dire, celle du triomphe de l'Individu. Les trois-quarts des Européens d'aujourd'hui, en y comptant les Russes, sont militarisés (au collège, à la caserne, ou au bain, comme on voudra). La liberté ne se porte plus, l'uniforme, en revanche est de rigueur. Le non-conformisme se dit trahison et le conformisme ligne générale. Les Russes connaissaient bien mal M. Gide pour avoir cru qu'ils ne le scandaliseraient pas. Et M. Gide n'avait pas besoin d'aller en Russie pour être scandalisé; il pouvait en rester à l'Allemagne, c'était sur son chemin, et même peut-être pourrait-il prendre des notes sur le triomphe du Barbare, le retour au primitif, l'époque des grandes invasions, en regardant le pays de France et les Français de sa fenêtre. Car chez nous aussi l'individu est menacé, le troupeau se forme. Je crains que M. Gide trouve bientôt le scandale dans sa rue, sur son trottoir.

Pierre DOMINIQUE.